

Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

Le parfait causeur

L'Épine, Ernest L.

Paris, 1879

Vie pratique

urn:nbn:de:hbz:5:1-25228

VIE PRATIQUE

XII

TOILETTE DE FEMME

« Madame a sonné ?

— Je vais me lever. Préparez tout pour ma toilette.

— Qu'est-ce que madame mettra dans ses cheveux ?

— Des cheveux.

— Lesquels madame mettra-t-elle aujourd'hui ?

— Les jaunes, *ou* les noirs, *ou* les rouges...

Consulter le Dictionnaire de Littré pour les autres nuances.

— Je vais sortir. Vous me coifferez pendant ce temps-là.

— Les cheveux de madame seront prêts quand elle rentrera.

On a apporté les dents de madame.

— Lesquelles ?

— Celles que madame a commandées pour tous les jours.

— Mettez-les sous clé.

— Je serais très reconnaissante à madame, si madame voulait me donner celles qu'elle ne mettra plus.

— Vous pouvez les prendre.

— Madame me comble.

— Où sont mes hanches ?

— Je les ai données à raccommoder.

— Faites en sorte que je les aie demain ; sans faute. Je ne pourrais pas m'en passer pour monter à cheval.

— Voilà vos « *deux font la paire* ».

— Je ne les mettrai pas ce matin. Je n'attends personne et la chaleur est accablante.

— Je vais les remettre dans leur étui.

— Donnez-moi mon rouge,

Mon blanc,

Mon bleu, *ou toute autre couleur*,

Ma poudre à l'iris,

Mon noir pour les cils,

Mon azur pour les veines,

Mon cold-cream à l'ananas,

Mon carmin pour les ongles,

Ma pommade à la violette d'Islande,

Ma pâte à lèvres, etc.

Mon jupon blanc est-il mettable ?

— Il n'est crotté qu'en dessous.

— Donnez-moi mes boucles d'oreilles de 97,000 francs.

— Maintenant que madame est habillée, elle est méconnaissable. Monsieur s'y tromperait.

— Ce n'est que trop dans ses habitudes. »

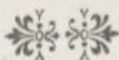


XIII

LE COUCHER

- « Il commence à se faire tard.
— Mon mari n'est pas encore rentré ?
— Madame sait bien qu'il ne rentre presque jamais.
— Voulez-vous ce soir deux oreillers ?
— J'ai bien peur que ce soit inutile.
— On sonne.
— C'est monsieur...
— Vous n'êtes pas trop fatigué ?
— Je ne me fatigue jamais.
— Nous verrons bien.
— Voulez-vous la bassinoire ?
— C'est inutile maintenant que monsieur est rentré.
— Permettez que je tire les rideaux.
— Voilà la lumière éteinte.
— Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?
— Ce lit est trop mou.
— On enfonce comme dans du beurre.

- Vous avez les pieds glacés
- C'est votre faute.
- Bonsoir, monsieur.
- Bonne nuit, madame. »



XIV

POUR ASSURER L'AVENIR DE SON FILS

L'HUISSIER. — M. le marquis de Feucontenu demande si monsieur le baron veut bien le recevoir.

MONTAPOIL. — Certainement ! qu'il entre... qu'il entre.

(Exit l'huissier.)

MONTAPOIL. — Feucontenu!... de si bonne heure !

LE MARQUIS. — Mon cher, je viens te faire mes adieux.

MONTAPOIL. — Ah bah !

LE MARQUIS. — Je pars pour l'Amérique. J'ai soif, j'ai faim, je suis avide de soleil. Et puis Paris a pris un petit air de province qui ne me va pas. Je viens te demander un conseil ; un service même, peut-être.

MONTAPOIL *(plus sérieux)*. — Ah !

LE MARQUIS. — Tu as gardé ton fils auprès de toi ?

MONTAPOIL. — Sa mère en mourant m'a fait jurer de ne jamais m'en séparer.

LE MARQUIS. — Tu as un bon précepteur?

MONTAPOIL. — Une perle! Je n'entends jamais parler de mon enfant.

LE MARQUIS. — Tu es vraiment un heureux père, et je te porte envie!

MONTAPOIL. — Qui t'empêche d'agir comme je l'ai fait?

LE MARQUIS. — Toi, mon cher, tu es veuf; moi, j'ai une femme jeune, jolie, qu'un rien effarouche. Elle ne consentira jamais à admettre un étranger chez elle. Il faut cependant qu'avant de partir j'assure l'éducation de mon garçon. Dis-moi, baron, veux-tu prendre Marcel chez toi?

MONTAPOIL. — Comment?... Ton fils?... dans ma maison?

LE MARQUIS. — Assurément. J'ai en toi une entière confiance. Octave trouverait dans Marcel un camarade toujours de bonne humeur et je prendrais à ma charge la moitié de tous les frais.

MONTAPOIL. — Tu n'y songes pas!

LE MARQUIS. — Si fait, j'y songe, et très sérieusement au contraire.

MONTAPOIL. — Je ne me soucie pas d'ouvrir un pensionnat.

LE MARQUIS. — Qui parle de cela?

MONTAPOIL. — Et puis je n'ai pas le personnel qu'il faudrait pour cela.

LE MARQUIS. — Je te donne mon valet de chambre. Il fera chez toi le service à mes frais. Cela te va-t-il ?

MONTAPOIL. — Cela atténue un peu les choses. Mais, enfin, je suis garçon, et les soins d'une femme sont indispensables à un enfant de l'âge du tien.

LE MARQUIS. — Je t'envoie la gouvernante avec le valet de chambre et l'enfant. Qu'as-tu à objecter encore ?

MONTAPOIL. — Certes, voilà qui écarte bien des difficultés. Cependant, pardonne-moi de refuser tes offres, mais une gouvernante ne remplace pas une mère et ta femme m'en voudrait.

LE MARQUIS. — Que t'importe ?

MONTAPOIL. — Il m'importe beaucoup.

LE MARQUIS. — Et si je te confie également la mère ?

MONTAPOIL. — Quoi ! tu enverrais ta femme chez moi ?

LE MARQUIS. — Pourquoi pas ? J'ai à faire quelques voyages devant lesquels je recule depuis plusieurs années. Je les entreprendrai. Je serai tranquille sur le sort d'Amanda, la sachant sous ta protection.

MONTAPOIL. — Tu ne penses pas à ce que tu dis.

LE MARQUIS. — Je te demande bien pardon. Ma femme a 28 ans, elle est jolie à rendre des

points aux beautés les mieux classées, elle a de l'esprit, elle est instruite, bonne musicienne...

MONTAPOIL. — Je sais, je sais.

LE MARQUIS. — Je n'ai jamais eu qu'à me louer d'elle sous tous les rapports.

MONTAPOIL (*rêveur*). — Ainsi, tu me confieras la mère ?

LE MARQUIS. — Assurément. La solitude m'effraierait pour elle. Je partirai plus tranquille si je la sais près de toi.

MONTAPOIL. — Elle logera, vivra... etc., etc..., auprès de moi ?

LE MARQUIS. — Mon Dieu ! oui.

MONTAPOIL. — Comme si nous étions mari et femme ?

LE MARQUIS. — C'est selon !... Entendons-nous. Il ne faudrait pas que cela allât trop loin.

MONTAPOIL. — C'est comme cela que je l'entends. Eh bien, voilà qui est dit. J'accepte.

LE MARQUIS. — Bravo !... Tope là !

MONTAPOIL. — Seulement...

LE MARQUIS. — Quoi ?

MONTAPOIL. — Je ne veux pas de la gouvernante. La mère suffira.

LE MARQUIS. — Tu as raison. Supprimons la gouvernante.

MONTAPOIL. — Et le domestique aussi.

LE MARQUIS. — Tu ne veux pas de mon valet de chambre ? C'est un garçon dont je réponds.

MONTAPOIL. — J'ai plus de monde qu'il ne m'en faut.

LE MARQUIS. — Soit ! J'emmènerai Alexandre.

MONTAPOIL. — Dis-moi donc...

LE MARQUIS. — Quoi ?

MONTAPOIL. — Plus je réfléchis et plus je trouve que Marcel serait mieux au collège qu'ici.

LE MARQUIS. — C'est précisément le collège que je voulais éviter.

MONTAPOIL. — As-tu pensé au bénéfice qui résulte de l'émulation, aux récréations surveillées, à la discipline, à la bonne camaraderie?...

LE MARQUIS. — Oui, mais en revanche...

MONTAPOIL. — Cette vie régulière convient à merveille à ton cher enfant...

LE MARQUIS. — C'est que si je m'absente...

MONTAPOIL. — Nous mettrons Marcel à Rollin. Sa mère et moi nous irons le voir tous les quinze jours.

LE MARQUIS. — Tu ferais cela ?

MONTAPOIL. — Pour t'être agréable.

LE MARQUIS. — Alors c'est dit. Je mets mon fils au lycée, je renvoie la gouvernante, j'emmène le valet de chambre...

MONTAPOIL. — Et tu m'envoies ta femme.

LE MARQUIS. — Elle te gênera peut-être ?

MONTAPOIL. — Pas le moins du monde. Envoie-la-moi plus tôt que plus tard.

LE MARQUIS. — Eh bien ! et ton garçon ?

MONTAPOIL. — Ta femme l'élèvera.

LE MARQUIS. — Très bien ! Ce sera une distraction pour elle. Si elle t'ennuyait, renvoie-la à sa mère.

MONTAPOIL. — Tu peux y compter.

LE MARQUIS. — Bonne chance.

MONTAPOIL. — Bon voyage. (*Près de la porte.*) Ah ! à propos. Dis-moi donc, marquis, comment s'appelle-t-elle, ta femme ? Je ne la connais que de vue.

LE MARQUIS. — Alexandrine, Amanda, Caroline. Elle répond également à chacun de ces noms.

MONTAPOIL. — Écris-moi cela, hein ? veux-tu ? Je crains de l'oublier.

LE MARQUIS. — Très volontiers. (*Il retire son gant et s'installe au bureau.*)

MONTAPOIL (*à part*). — On n'est pas plus naïf que ce marquis. Mon fils aura une femme aussi vertueuse qu'élégante pour gouvernante ; je ne m'occuperai plus de lui et cela ne me coûtera rien... au contraire.

LE MARQUIS (*tendant un papier au baron*). — Tiens, voilà, mon ami.

MONTAPOIL. — Merci. Je mets la petite note dans mon bureau, de peur de la perdre.

LE MARQUIS (*à part*). — On n'est pas plus jolard que ce baron. Avec cela que je lui laisserais ma femme... si elle était ma femme ! Amanda est ma dernière folie ; le petit est ma dernière bêtise. Les voilà casés tous les deux. Une fois en Amérique !... (*Haut.*) Adieu, mon cher, et merci !

MONTAPOIL. — Cela n'en vaut pas la peine. Bon voyage.



XV

POUR LOUER UN APPARTEMENT

Si vous êtes garçon.

Si vous passez quelque temps à Paris, il convient de vous munir d'un appartement meublé. Soyez doux et insinuant avec les concierges.

« Avez-vous un appartement meublé à louer ?

— Peut-être bien.

— Quelles conditions faut-il remplir pour avoir l'honneur d'être admis dans cette maison ?

— Cela dépend de l'étage. On est d'autant plus exigeant que l'appartement est élevé.

— Celui que vous avez à louer est-il bien élevé ?

— Il n'y a rien que de bien élevé dans notre maison.

Faites semblant de trouver ce mot à la fois piquant et neuf. Souriez gracieusement et reprenez :

— Vous m'étonnez.

— Vous n'êtes pas au bout. »

Si vous êtes marié.

N'en rougissez pas, cela peut arriver à tout le monde.
Seulement prenez la chose du bon côté.

« J'ai besoin pour moi d'une grande chambre à coucher, au midi, saine, aérée, gaie, facile à chauffer, élégamment décorée, très claire, avec des placards et un grand cabinet de toilette.

— Nous avons cela.

— Je veux un cabinet de travail. Je tiens d'autant plus à ce qu'il soit gai que je n'y travaille que très peu. Je tiens à ce qu'il soit fraîchement orné et qu'il dispose aux idées riantes. Il me faut une entrée spéciale. On ne sait pas ce qui peut arriver.

Au besoin, vous fredonnez cette dernière phrase. Dans ce cas, vous pouvez vous en procurer la musique chez tous les éditeurs de Paris. Ce motif est d'ailleurs populaire.

— Nous avons cela.

— Il me faut une salle à manger pour quinze à vingt personnes, une grande cuisine, écurie pour quatre chevaux, remise pour deux voitures, trois chambres pour mes domestiques.

— Nous avons tout cela.

— Ah ! j'oubliais : je suis marié.

Laissez tomber cela dédaigneusement de vos lèvres.
Les concierges adorent les ménages désunis.

— Monsieur est bien heureux de pouvoir l'oublier.

— C'est la force de l'habitude. Vous trouverez bien quelque part une chambre pour madame ?

— Il y a une chambre très bien sur le devant.....

— Elle est très bien ?

— Très bien.

— Alors, je la garderai pour moi. Vous tâcherez de trouver quelque autre chambre pour madame.

— Il n'y a plus qu'un placard.

— C'est tout ce qu'il faut.

— Monsieur n'aurait pas d'enfants, par hasard ?

— Si fait !... si fait !... Vous faites bien de me le rappeler.

— Dans ce cas, monsieur pourrait prendre l'appartement du premier pour lui et en louer un autre pour sa famille.

— C'est une excellente idée.

— Nous avons au quatrième...

— C'est bon, je m'en raporte à vous.

Si cette confiance n'est pas flatteuse pour votre femme, elle est flatteuse pour le concierge, et comme vous avez plus besoin de lui que d'elle, vous ne devez pas hésiter.

— Et vous demandez pour cela ?

Prix variés et assortis. Écrivez-vous dans tous les cas :

- C'est beaucoup trop cher !
- Le second est de 15,000 francs.
- Mais c'est le même prix que pour le premier.
- La vue est plus belle.
- Et le troisième, combien vaut-il ?
- Il est de 15,000.
- Comment, encore ?
- Le troisième est plus aéré.
- Alors, je prendrai le premier et le quatrième.
- Puisque c'est le même prix, monsieur ne préfère-t-il pas choisir le premier pour lui, et le second pour sa dame ?
- Non, c'est bien ainsi. Il ne me déplaît pas de mettre quelque distance entre ma famille et moi.

Après cette phrase, le concierge est généralement fasciné.

— Monsieur sait sans doute que le propriétaire ne veut pas de chevaux dans la maison ?

— Comment ? comment ?... Mais si je loue l'écurie, ce n'est pas pour y donner des fêtes.

— Le propriétaire demeure dans la maison, et il trouve que les chevaux sentent mauvais, font du bruit et attirent les rats. Si monsieur tient à avoir des chevaux ici, il devra louer l'écurie à part.

— Diable !... *ou* fichtre !

Ou plus fort que cela, si vous croyez remarquer que le concierge a été militaire.

— Et combien demandez-vous pour ce droit ?

— 1,500 francs.

— Cela fait en tout 16,500 francs, si je compte bien.

— Il va sans dire que monsieur ne fait pas faire de cuisine chez lui.

— Comment ? comment ?

— L'odeur des ragoûts déplaît au propriétaire, et cela amène toujours des gens mal mis dans les maisons : des épiciers, bouchers, etc., etc. Monsieur peut voir comme la maison est tenue.

— Et où dînerai-je ?

— Monsieur a sans doute des amis. D'ailleurs, monsieur dînera où bon lui semblera, le propriétaire n'est pas exigeant là-dessus. Si, cependant, monsieur tenait à avoir la libre disposition de sa cuisine, en payant à part...

— Combien encore ?

— 1,500 francs.

— Soit, en tout 18,000 francs.

— C'est bien cela.

— Voulez-vous me montrer les écuries ?

— Volontiers, monsieur ; les voici.

— Où sont les chevaux ?

— Quels chevaux ?

— Eh bien, les chevaux qui vont avec l'écurie.

— Je ne comprends pas ce que monsieur veut dire.

— C'est cependant bien simple. Vous m'offrez un appartement garni au prix de 18,000 francs. Pour ce prix-là, il doit être complètement garni, et des écuries ne le sont que lorsqu'il y a des chevaux dedans ; les remises quand elles contiennent des voitures, les caves quand elles sont remplies de vin, et...

— Monsieur se moque de moi ?

— Vous avez lu dans mon cœur.

— Je vois alors à qui j'ai affaire. Je laisserai l'appartement à monsieur pour le prix qu'il lui plaira de fixer, mais il n'oubliera pas mes petits profits. »



XVII

SUR LE TERRAIN

Transportés de fureur, les deux adversaires prennent chacun leur Manuel de la main gauche et leur arme de la main droite. Ils s'écrient :

« A vous cette botte !

— Vous voudriez me rendre celle que vous avez reçue quelque part. (Pour « quelque part », voir la note plus haut.)

— Vous m'avez touché le bras, le côté, *ou* le dos. (Suivant le cas.)

— Voulez-vous continuer ?

— J'en ai assez comme ça.

— Avez-vous déjeuné ?

— Je n'ai pas déjeuné ; je pensais bien que vous m'inviteriez.

— Emmenons-nous les témoins ?

— Jamais de la vie ! puisqu'ils n'ont pas arrangé l'affaire.

— Payons-leur la voiture de retour.

— En effet, il serait convenable de donner quarante sous à chacun d'eux.